

Encounters in Theory and History of Education
Rencontres en Théorie et Histoire de l'Éducation
Encuentros en Teoría e Historia de la Educación



Pourquoi l'histoire de l'éducation a-t-elle oublié Georges Cabanis ? Dialogue entre Gilles Bibeau et Naomar de Almeida-Filho

Naomar Almeida-Filho

Volume 23, 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1096734ar>

DOI: <https://doi.org/10.24908/encounters.v23i0.16170>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculty of Education, Queen's University

ISSN

2560-8371 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Almeida-Filho, N. (2022). Pourquoi l'histoire de l'éducation a-t-elle oublié Georges Cabanis ? Dialogue entre Gilles Bibeau et Naomar de Almeida-Filho. *Encounters in Theory and History of Education / Rencontres en Théorie et Histoire de l'Éducation / Encuentros en Teoría e Historia de la Educación*, 23, 276–290. <https://doi.org/10.24908/encounters.v23i0.16170>

Article abstract

Gilles Bibeau est anthropologue, philosophe et linguiste ; professeur émérite à l'Université de Montréal. A mené des recherches dans plusieurs pays d'Afrique, d'Amérique latine (notamment au Brésil et au Pérou), ainsi qu'au Canada et en l'Inde. Au Québec, il a fait des études ethniques sur les transformations des structures familiales et de l'identité chez des migrants d'origine indienne, africaine et antillaise, sur le rôle des églises et groupes religieux dans l'accueil et l'adaptation des immigrants, sur l'ethnographie des bandes de jeunes en milieu immigrant, et sur l'adaptation des services sociaux et de santé à la problématique des groupes immigrants. Il a mis au point, avec Ellen Corin et d'autres chercheurs, un modèle d'analyse en santé mentale qui est maintenant connu sous le nom de « système de signes, de sens et d'actions » et qui a été utilisé dans des études internationales comparatives dans plusieurs pays d'Afrique, d'Europe, d'Asie et des Amériques. Récemment, son focus est sur l'approche ethnocritique des littératures nationales à travers la comparaison des littératures québécoise et anglo-canadienne, et à travers l'étude des rapports entre les littératures écrites d'Afrique et les littératures orales. Passionné d'histoire et de politique internationale, il est l'auteur de nombreux articles et essais. Il a publié une douzaine de livres : *Beyond Textuality, Ascetism and Violence, An Anthropology Interpretation* (avec E. Corin) (Berlin : Mouton, 1995); *Dérives montréalaises. Itinéraires de toxicomanies dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve* (avec M. Perrault) (Montréal : Boréal, 1998); *Généalogie de la violence. Le terrorisme : piège pour la pensée* (2015); *Andalucía, l'histoire à rebours* (2017) et *Les Autochtones, la part effacée du Québec* (2020). Il a reçu deux fois le prix Jean-Charles-Falardeau, la dernière pour son œuvre *Le Québec transgénique. Science, marché, humanité* (2005); et le Prix Léon-Gérin (2009) du Gouvernement du Québec pour sa carrière académique. A l'invitation de *Rencontres en théorie et histoire de l'éducation*, Gilles Bibeau se met en dialogue avec Naomar de Almeida-Filho, à propos du livre *The Revolution of Georges Cabanis. A Forgotten Education Reform In Post-Enlightenment France* récemment publié dans la Série de monographies *Sur la théorie et l'histoire de l'éducation* (2022).

© Naomar Almeida-Filho, 2022



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

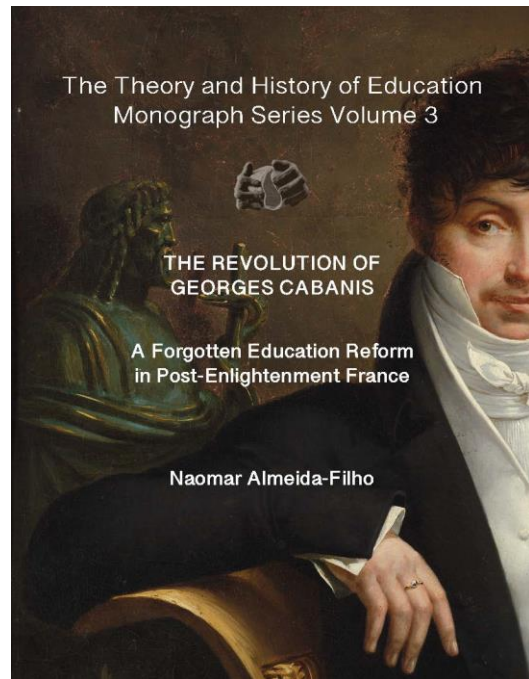
Pourquoi l'histoire de l'éducation a-t-elle oublié Georges Cabanis ?

Dialogue entre Gilles Bibeau et
Naomar de Almeida-Filho

Naomar Almeida-Filho

University of São Paulo

Pour lire : Almeida-Filho, Naomar. *The Revolution of Georges Cabanis. A Forgotten Education Reform in Post-Enlightenment France* (Kingston, CAN: Theory and History of Education Monograph Series (THEIRG, Faculty of Education, Queen's University, 2022)



A l'invitation de Rencontres en théorie et histoire de l'éducation, Gilles Bibeau, professeur émérite, Université de Montréal, se met en dialogue avec Naomar de Almeida-Filho, à propos du livre *The Revolution of Georges Cabanis*.

Gilles Bibeau : Vous vous êtes d'abord fait connaître grâce à une œuvre d'inspiration critique et internationalement reconnue qui porte sur la « santé collective », les déterminants sociaux de la santé, la nouvelle épidémiologie et la « *nova saúde pública* » [voir *Migration and Mental Health in Bahia, Brazil* (1987), *Epidemiologia sem Números* (1989), *A Clínica e a Epidemiologia* (1992), *La Ciencia tímida. Ensayos de Deconstrucción de la Epidemiologia* (2000)]. Depuis une vingtaine d'années, vous avez ouvert un nouveau chantier de réflexions autour des questions de la transdisciplinarité, de réforme des universités et plus largement de la place des sciences dans le monde d'aujourd'hui. Dans votre livre programmatique *Universidade Nova* (2007), vous affirmez que l'université nouvelle n'est pas une utopie mais bien plutôt une « protopie » et qu'il est vraiment possible de mettre sur pied de nouvelles universités qui fassent sens dans le monde d'aujourd'hui. Vous vous êtes joint à Boaventura de Sousa Santos pour écrire *A universidade no século XXI : para uma universidade nova* (2008) et à Fernando Seabra Santos pour *A quarta missão da universidade* (2012), deux ouvrages dans lesquels vous approfondissez votre réflexion en vous appuyant sur votre expérience acquise en tant que recteur de l'Universidade Federal de Bahia (UFBA) et en tant que fondateur et recteur de l'Universidade Federal do Sul da Bahia (UFSB). À titre de titulaire d'une chaire à l'Universidade de Sao Paulo, vous menez aujourd'hui des recherches portant sur la réforme de l'enseignement supérieur. Quelle place ce nouveau livre qui porte spécifiquement sur la pensée de Georges Cabanis (1757-1808) et sur une période restreinte et précise de l'histoire – celle qui a suivi l'abolition en France des universités et la fin de l'empire des facultés décrétées par la Révolution de 1789 – occupe-t-il dans votre réflexion sur la « nouvelle université » ? Quelle place ce livre occupe-t-il dans l'ensemble de votre œuvre de penseur novateur dans le domaine de la réforme des institutions d'enseignement supérieur au Brésil et dans le monde ?

Naomar Almeida-Filho : Tout d'abord, je tiens à dire le plaisir que je ressens à l'idée de pouvoir échanger autour de mon livre sur Cabanis avec le professeur Gilles Bibeau. À bien des égards, ma formation intellectuelle s'est toujours située dans les marges des disciplines, à l'intersection de différents domaines scientifiques, parfois dissonants entre eux. J'ai fait mes études de médecine dans un contexte de réforme universitaire qui autorisait diverses ouvertures dont j'ai profité, notamment en cultivant un fort intérêt pour les sciences humaines, ce qui m'a conduit à m'orienter vers des spécialités moins biomédicales, comme le sont la médecine sociale et la psychiatrie. Le doctorat que j'ai fait dans une université américaine comprenait un major en épidémiologie et un minor en anthropologie médicale. De plus, j'ai enseigné dans des universités aux États-Unis et au Canada, ce qui m'a aidé à maintenir et à élargir mon ouverture à une pluralité de perspectives. Il y a trois décennies, le mentorat du professeur Bibeau à l'Université de Montréal a consolidé mon ouverture vers les sciences sociales et humaines. Ma trajectoire initiale en tant que chercheur dans le domaine de la santé a été assez

hétérodoxe, réticente à accepter les cadres des conventions disciplinaires et tirant parti des interfaces viables et des liaisons possibles entre les disciplines. Ma réticence à l'égard du mono-disciplinaire est basée sur une attitude de critique permanente qui me fait constamment rechercher la logique des processus, la raison des actions et l'origine des pratiques de production scientifique dans lesquelles je me suis engagé.

La carrière de chercheur dans les universités d'une certaine importance, et cela inclut sûrement quelques universités brésiliennes, nécessite un apprentissage permanent. Dans mon cas, cet apprentissage qui a été largement autodidacte s'est manifesté par mon intérêt – peut-être par ma passion – pour l'épistémologie et l'histoire des idées scientifiques que je me suis efforcé d'appliquer. Je crois aussi que j'ai pu avoir accès à une base philosophique et culturelle solide en cultivant des relations académiques durables avec les centres de production du savoir dans mon domaine de recherche et en maintenant des liens avec des intellectuels importants, également concernés par les transits interdisciplinaires – comme vous-même, Professeur Bibeau. Mon souci a toujours été d'incorporer systématiquement ce processus d'apprentissage continu, d'écriture et de réécriture, en m'y attachant presque compulsivement (ou auto-ethnographiquement). Profitant des opportunités qui se sont présentées, je me suis efforcé de diffuser mes réflexions dans des événements scientifiques et de les matérialiser dans des publications. Je crois que c'est ce que vous appelez généreusement mon œuvre en tant qu'auteur. Quoi qu'il en soit, cette habitude m'a beaucoup aidé à opérer mon virage en direction de l'éducation. Un point tournant s'est produit lorsque j'ai relevé le défi de devenir recteur d'une institution universitaire, ce qui m'obligeait à vivre une métamorphose difficile en passant de chercheur universitaire à gestionnaire public. Ce défi s'est élargi lorsque j'ai pris en charge la coordination de la création de l'Université fédérale de Bahia du Sud et, plus encore, lorsque je me suis engagé dans la réinvention du concept de Chaire à l'Université de São Paulo. Pour tenter de réussir cette métamorphose, j'ai eu recours aux mêmes habitudes que j'ai appliquées dans ma carrière de chercheur, celles d'étudier et d'apprendre, de réfléchir et de débattre, d'enregistrer et de publier. Et je me suis aussi appuyé sur le dialogue pédagogique avec des érudits et des penseurs tels que Boaventura de Sousa Santos et Fernando Seabra Santos, amis et collaborateurs portugais.

Dans ce nouveau domaine d'activité, je me suis rendu compte que l'étude critique de l'histoire de la connaissance est fondamentale pour la transformation des institutions productrices de savoir et pour les faire passer d'écoles supérieures à de universités nouvelles. Ce livre portant sur ce personnage historique fascinant qu'est Georges Cabanis fait précisément partie de mon engagement à comprendre de manière critique, à apprendre collectivement et à partager les résultats de cet effort. Je crois que l'analyse de la pensée de Cabanis et de son travail est fondamentale pour comprendre pourquoi l'université brésilienne (et d'autres réseaux d'enseignement supérieur en Amérique latine) demeure aussi dépendante d'un point de vue intellectuel, si attachée à ses racines colonisées, si conservatrice, si résistante aux innovations et aux

transformations. Et nos institutions d'éducation supérieure ne semblent même pas s'en rendre compte. Il n'y a là aucune surprise du point de vue de la théorie de l'analyse institutionnelle.

Gilles Bibeau : Il est vrai que la pensée réformatrice de Cabanis a été, en tant que médecin-philosophe et que politicien, au cœur des débats qui eurent lieu durant les deux décennies d'après la Révolution. En prenant le livre de Cabanis intitulé *Coup d'œil sur les révolutions et réforme de la médecine* (1804) comme une pièce maîtresse, vous démontrez que la réforme conceptualisée par Cabanis a été centrale pour ce qui touche, dans la France post-révolution, à l'organisation du système national de santé, de la police hygiénique, de la formation des hôpitaux publics et de la mise sur pied de nouvelles formes d'institutions d'enseignement supérieur. Vous posez l'hypothèse suivante au sujet des racines du système d'éducation supérieure existant dans le Brésil d'aujourd'hui : « L'enseignement supérieur brésilien présente de curieux signes archéologiques, car il préserve de manière hégémonique les arrangements institutionnels des facultés et cultive le concept nominal d'université, les étudiants entrant directement dans des cursus professionnels fondés sur des structures curriculaires qui ont tendance à être fixes, organisées par blocs de contenu appelés disciplines ou des matières qui s'inscrivent à leur tour dans le modèle institutionnel et politico-pédagogique établi lors de la réforme Cabanis. » Vous dites vouloir raconter l'histoire de la réception de la pensée de Cabanis au Brésil parce que cette histoire a été oubliée. Vous ressuscitez Cabanis en racontant une autre histoire que celle de la France en insistant sur l'implantation au Brésil d'un système d'enseignement supérieur inspiré de Cabanis. Vous le faites en puisant dans les résidus de l'histoire racontée par les chercheurs des institutions du nord. Comment comptez-vous corriger la mauvaise lecture que les intellectuels brésiliens ont faite au sujet du rôle joué par la pensée de Cabanis au niveau de la réorganisation du système des universités ?

Naomar Almeida-Filho : L'axe principal guidant la réforme de Cabanis s'organisait en fait autour d'une proposition très étrange d'un système universitaire sans universités, dans lequel l'intégration des connaissances se ferait par le biais de sociétés de savants ou d'académies des sciences. Cette idée apparaissait déjà dans le projet du marquis de Condorcet rejeté par l'Assemblée nationale. Bien sûr, il y avait d'autres axes importants dans cette réforme de l'éducation médicale, tels que la pédagogie analytique qui a abouti à une disciplinarité cartésienne dans l'organisation des programmes d'études, une philosophie didactique basée davantage sur des productions concrètes et moins sur des modèles rhétoriques doctrinaux et l'organisation de stages pratiques dans des environnements de soins de santé réels. Cependant, la solution institutionnelle qui réaffirmait le pouvoir des facultés était sans aucun doute représentative du pragmatisme professionnaliste de l'idéologie bourgeoise qui dominait à ce moment. En conséquence, la réforme de l'enseignement médical dépendait d'une réforme préalable

des hôpitaux et d'une réforme juridique des tribunaux, de l'organisation d'un système officiel de licence professionnelle reliée à la certification académique et protégée par l'État Français qui s'est réinventé après la révolution de 1789. C'est pour cette raison que l'expansion du modèle des facultés et des grandes écoles vers l'ensemble du système d'enseignement supérieur proposé par Napoléon Bonaparte a pris le mot « université » pour désigner non pas un établissement d'enseignement, mais plutôt une abstraction évoquant le système d'enseignement général de tout l'Empire.

Dans les années suivant l'indépendance du Brésil - vers 1830 - les intellectuels brésiliens de l'époque étaient des médecins-législateurs-politiques, tout comme Cabanis et Pinel. Dans le livre, je mentionne les trajectoires biographiques incroyables qui ont été celles de Cipriano Barata, de Francisco Sabino et de José Lino Coutinho, ce dernier étant devenu le premier doyen de la Faculté de médecine de Bahia. Ces intellectuels suivaient, avec envie et respect, la mode et la scène parisienne, à distance et avec retard. Ces intellectuels lisaient non seulement les écrits des idéologues comme Cabanis et les autres médecins, mais aussi les régimes mis sur pieds dans la mythique Faculté de médecine de Paris, laquelle était considérée comme paradigme de la meilleure éducation médicale au monde à cette époque. L'établissement d'un « empire tropical des facultés » à Bahia, à Recife, à São Paulo et à Rio de Janeiro ne résulte pas d'une lecture erronée du projet parisien, mais plutôt d'une lecture mimétique et d'une imitation délibérée, il est vrai anachronique en termes de conjoncture historique et déplacée en termes de contexte géopolitique. À la suite de Roberto Schwartz – un critique littéraire marxiste qui a analysé l'œuvre du grand écrivain Machado de Assis –, je considère que « tout au long de sa reproduction sociale, le Brésil met et remplace inlassablement les idées européennes, toujours dans un sens inapproprié ». Mais la question que vous posez, Gilles, se réfère surtout aux intellectuels et aux dirigeants politiques qui ont élaboré et favorisé les mythes fondateurs de la société brésilienne de manière à supprimer le souvenir désagréable d'un colonialisme prédateur et violent, d'un patriarcat cruel et d'un racisme institutionnel qui persiste, caché, mais latent. Sans doute faites-vous aussi référence aux intellectuels contemporains qui ont conçu et cultivé les mythes fondateurs de l'université brésilienne en promouvant une mémoire sélective qui, à la limite, cache les racines archéo-généalogiques d'une hégémonie eurocentrique acceptée et honteuse qui révèle, en substance, un néocolonialisme académique.

Je considère que cette ambiguïté constitue un thème de recherche extraordinaire dans la mesure où s'y cache sans doute une clé précieuse pour une meilleure compréhension de l'université et un puissant dispositif de domination culturelle, scientifique et technologique de plus en plus souvent activé pour renforcer les liens de soumission géopolitique et économique et pour reproduire, à l'intérieur d'une formation sociale, les rapports sociaux et les lieux de pouvoir, comme nous l'indique Pierre Bourdieu. Cabanis est maintenant oublié, mais les résidus et les traces de la réforme éducative cabanisienne sont encore bien vivants et actifs dans l'université brésilienne

et, à différents degrés et selon diverses modalités, dans l'université latino-américaine. Le corollaire de mon hypothèse est que ces racines oubliées nourrissent les noyaux de résistance au changement, creusent des tranchées d'où se fait la lutte contre l'innovation pédagogique et curriculaire et imposent l'esprit de l'ancienne université. Pour avoir une légère chance de réussir à inventer une université faisant sens dans le contexte actuel d'une mondialisation hégémonique, d'une époque postpandémique, complexe et difficile, il m'apparaît nécessaire de connaître très bien les cibles de notre action transformatrice.

Gilles Bibeau : Vous avez produit un livre qui porte sur les grands débats intellectuels qui se sont faits à une époque particulièrement complexe, notamment celle des deux décennies d'après la Révolution française. Or, vous affirmez être un universitaire non spécialisé en histoire ou en éducation et un médecin non formé aux méthodes de l'historiographie. Pouvez-vous préciser la méthode de travail qui a été la vôtre ?

Naomar Almeida-Filho : Justement, Gilles, je suis un non-spécialiste de plus en plus critique de l'idée même de spécialité. En fait, dans cette étude sur Georges Cabanis, j'ai interrogé le thème de la spécialisation en tant que question centrale, peut-être même cruciale, dans la reconfiguration des connaissances et des pratiques provoquées par la Révolution française, et entraînant de grands débats intellectuels menés par Cabanis et sa troupe des idéologues – d'abord célèbres et plus tard méprisés. Dans le livre, je me penche sur une importante étude de George Weisz, notre collègue de l'Université McGill, intitulée *Divide and Conquer*, portant sur les racines historiques de la spécialité qu'il juge avoir émergé dans le contexte de l'établissement d'un marché médical de professions qui était extrêmement concurrentiel dans les années 1830, au moment où Paris se présentait comme la Mecque de la médecine européenne. Cette hypothèse s'oppose à l'idée selon laquelle la spécialisation trouverait ses origines dans la fragmentation épistémologique issue de la rationalité cartésienne et du projet systématique de l'encyclopédisme. Cabanis lui-même défendait une position plus intégrative et moins fragmentaire de la connaissance scientifique et par conséquent du savoir clinique. Il est ironique de constater que la réforme instaurée en éducation a fini par consacrer ce que j'ai appelé la « pédagogie analytique » dont les principes sont présents dans les annexes du *Coup d'Oeil*.

Vous m'interrogez sur la question de la méthode que j'ai suivie dans mon étude sur Cabanis. La méthode en science représente d'une certaine manière un signe de pouvoir des disciplines et des maîtres savants, ainsi que des spécialistes et de leurs spécialités, comme une contrepartie à l'idée de discipline dans le monde du travail. Comme je l'ai écrit dans l'introduction, j'ai cherché en décidant d'écrire ce livre à désobéir aux monopoles, aux propriétés ou aux champs d'exclusivité, remettant même en question le domaine discursif des centres intellectuels eurocentrés. Ainsi, de cette façon, je me suis également autorisé à employer des moyens de produire des

connaissances qui peuvent être revendiquées par différents experts disciplinaires – historiographes, experts de la Révolution française, historiens politiques – chacun travaillant dans un domaine restreint. J’ai opté pour une application pratique et ouvertement non spécialisée de l’analyse du discours en me basant sur des sources bibliographiques primaires. Je me suis ainsi centré sur le *corpus* formant l’œuvre de Cabanis, en particulier sur *le Coup d’Oeil* qui est un petit livre, oublié et sous-estimé à la fois par les historiens de la médecine et par les auteurs intéressés par l’héritage politique de Cabanis. J’avais déjà utilisé cette même méthodologie pour analyser d’une manière critique le mythe du modèle biomédical dans la formation médicale au Brésil, à partir d’une relecture critique du rapport Flexner. J’ai ici repris la même approche en possédant, cette fois, un peu plus d’expérience.

Gilles Bibeau : Vous connaissez bien l’approche généalogique qui a été celle suivie par Michel Foucault lorsqu’il a écrit *La Naissance de la clinique* (1963) et *Les Mots et les Choses* (1966). Tout en considérant la notion d’archive qui est au cœur de l’archéologie du savoir de Foucault (à la suite de son maître Canguilhem), vous vous inspirez d’une archéo-généalogie néo-foucauldienne qui renouvelle la perspective de Foucault en proposant une histoire critique des idées, des mentalités et des relations savoir-pouvoir mis en jeu dans la transformation des institutions d’éducation supérieure. Dans votre approche, vous insistez sur les ruptures, les absences, les détails et les petits événements, sans réduire l’histoire à l’étude des personnes, des faits et des dates. Votre approche néo-foucauldienne vous a conduit à écrire une histoire du monde intellectuel dans lequel Cabanis a pensé la formation médicale en insistant sur les discontinuités. Pouvez-vous expliciter les différences entre votre approche et celle de Foucault ?

Naomar Almeida-Filho : Gilles, il est presque délirant que vous me placiez sur un plan où je dois me comparer au grand maître Michel Foucault. L’approche théorique et méthodologique de Foucault pour étudier, d’un point de vue critique-historique, l’émergence des connaissances scientifiques à l’âge de la modernité constitue l’un des monuments de la pensée philosophique contemporaine. En concevant et en appliquant son propre point de vue épistémologique, l’œuvre de Foucault va à l’encontre de l’obéissance disciplinaire et de la distanciation objective, en débridant et en déconstruisant le mythe de la neutralité scientifique. Cela commence par ce qu’il a appelé la méthode archéologique, basée sur la prospection d’événements oubliés, d’opinions quotidiennes, de comportements involontaires, de personnages anonymes, de documents cachés, de monuments souterrains et de formes d’inscription de la connaissance comme moyen et prétextes pour creuser les racines d’un présent lointain qui a été formulé et construit dans son temps passé.

L’objectif de « l’archéologie du savoir » de Foucault visait à comprendre l’émergence des sciences de l’homme, y compris la médecine mentale, la clinique physiologique et

les sciences sociales et humaines, comme autant de champs autonomes de connaissances et de pratiques, sans les considérer comme des effets ou produits de conditions qui leur sont extérieures et résultant de déterminations historiques. En déclarant que les méthodes historiographiques—dites archéologiques—ne l'intéressaient plus, et qu'une approche généalogique serait nécessaire pour des études sur le pouvoir, les discours, les anomalies, les tribunaux et la sexualité, Foucault a été interprété (d'une façon similaire au jeune Marx et au Wittgenstein du *Tractatus*) comme un auteur dont la pensée s'est déployée sur deux étapes intellectuelles bien distinctes. Un important philosophe roumano-argentin, Tomás Abraham, a intitulé une collection présentant un texte foucauldien inédit sous l'expression ambiguë *El Último Foucault*. Que signifie au juste la généalogie dans le glossaire foucauldien ? Cela signifie qu'il est possible de saisir les marques, les discours et les termes comme des éléments de relations de pouvoir reproduits comme héritage et de les penser dans une perspective que l'on appellera plus tard la généalogie du pouvoir et des pratiques ; il s'agit de les inscrire dans des filières intellectuelles imaginaires or manifestes. Cette proposition établit un rapport éthique et politique avec le temps présent, dans la mesure où elle utilise « une sorte de diagnostic du présent », pour le comprendre, afin de déloger ou de dénoncer les contradictions et d'identifier les mutations qui, à la limite, leur permettent de favoriser les transformations et les transgressions. Réfléchissant sur la différence entre ces deux stratégies d'analyse, Francisco Vázquez-García, un jeune philosophe espagnol, propose que la différence entre l'analyse archéologique et l'approche généalogique est de degré et de focus et, dans la mesure où les méthodes se complètent en confrontant le « axes du savoir, du pouvoir et de la subjectivité » pour reconnaître ses convergences en tant que dispositif analytique.

Au lieu de parler d'archéologie et de généalogie comme s'il s'agissait de procédures méthodologiques ou de techniques d'analyse différentes et contradictoires, inventées pour respectivement reconstruire des systèmes de pensée ou de mentalités, et des schémas de comportements implicites ou des modèles de pratiques, j'ai choisi de traiter la méthode foucauldienne comme une « archéo-généalogie ». En fait, le terme « archéo-généalogie » a été proposé de manière pionnière par Sergio Paulo Rouanet, un écrivain et diplomate récemment décédé, qui occupait un poste équivalent à celui de ministre de la Culture du Brésil il y a trois décennies. Son approche visait à réconcilier l'historiographie avec l'épistémologie historique, en appelant, pour cela, des histoires de savoirs et pratiques sous-évaluées par les pouvoirs établis. L'archéo-généalogie traite, enfin, de ce que Foucault appelait *épistémè* ou « rationalités » pour l'étude de la pensée comme « forme d'action », c'est-à-dire comme pratique réfléchie or problématisée pour l'action politique. Je crois que les problématisations de cet ordre ont un énorme potentiel méthodologique lorsqu'il s'agit d'explorer l'espace dans lequel la connaissance se décontextualise, s'éloignant des objets établis, des concepts formels, des faits établis, des mentalités reconnues et des représentations mises à jour.

Gilles Bibeau : Je vois que votre approche néo-foucauldienne vous a conduit à écrire une histoire du monde intellectuel dans lequel Cabanis a pensé la formation médicale en insistant sur les discontinuités.

Naomar Almeida-Filho : C'est juste et tout à fait correct, Gilles. L'approche archéogénéalogique foucauldienne me semblait très adéquate pour comprendre le thème de mon étude qui traite des modèles pédagogiques, des pratiques institutionnelles et des politiques publiques à un certain moment de l'histoire de l'enseignement supérieur. Tout cela implique des discontinuités, souvent conflictuelles, résultant d'une dialectique du savoir les uns avec les autres et avec les pratiques sociales. Dans le domaine discursif qui s'est mérité, dans le monde euro-référencé, le nom de sciences, les problématisations soulèvent de nouvelles questions, produisent (et reproduisent) des objets et créent (et recréent) des formes de subjectivité. C'est après que Foucault a été venu au Brésil en 1974 – il nous a visités à Salvador où je l'ai rencontré – et qu'il ait prononcé des conférences publiques qu'un virage en direction de l'approche généalogique s'est opéré dans sa pensée. J'étais alors très jeune et venais tout juste de terminer mes études de médecine ; j'étais intéressé par l'histoire et la philosophie et ayant lu *l'Histoire de la folie*, je connaissais l'importance du grand intellectuel français qu'il était. Cependant, je ne réalisais pas qu'il était l'un des plus grands penseurs de notre temps. Roberto Machado, introducteur de l'œuvre foucauldienne au Brésil, traducteur et organisateur de *La Microphysique du Pouvoir*, raconte ma rencontre avec Foucault dans un livre intitulé *Impressions de Foucault*. Ce fut au cours de sa brève visite de trois jours que j'ai eu le privilège d'un « moment de coexistence » avec la personne de Foucault. Cela m'a permis d'apprécier sa simplicité surprenante et son sens de l'humour acide, toujours prêt à provoquer et à choquer les éventuels interlocuteurs. C'est là la raison pour laquelle je ne crois pas que Foucault n'ait jamais vraiment abandonné l'archéologie du savoir en tant que contribution majeure et qu'il l'ait remplacée par la généalogie des relations de pouvoir après les années 1970. Je pense qu'il s'est beaucoup amusé à confondre ses nombreux critiques et analystes universitaires.

Gilles Bibeau : Tout cela est très intéressant, mais je constate que vous appliquez votre méthode à un moment de rupture où s'opère le passage des universités à une nouvelle organisation des institutions d'éducation supérieure. L'espace historique où se produit ce point tournant prend place sur une période étroite couvrant de trois à quatre décennies si on inclut la période durant laquelle Napoléon Bonaparte a dominé la scène politique. On assiste surtout durant cette période à une transformation des cadres philosophiques pour penser l'humain : le dualisme initié par Descartes avait triomphé, un siècle plus tard, sur tous les fronts comme l'indique l'orientation nettement matérialiste et sensualiste d'un important courant de pensée qui a dominé, peu de temps avant la Révolution française, en ne retenant qu'un seul des deux versants de la

pensée de Descartes. *L'Homme machine* que le médecin philosophe La Mettrie (1709-1751) fit paraître en 1748 acheva en quelque sorte, à travers un virage de part en part matérialiste, le volet strictement biologique de la philosophie cartésienne ; Condillac (1714-1780), auteur du *Traité des sensations* (1754) et du *Traité des animaux* (1755) et un des grands collaborateurs de l'*Encyclopédie*, a essayé de re-solidariser, par le biais du sensualisme, les êtres humains avec leur dimension biologique. Un demi-siècle après La Mettrie et Condillac, Georges Cabanis et ses amis de l'*Idéologie* ont jeté les fondations des sciences de l'homme en clarifiant les relations entre « le physique et le moral » et en suscitant une médicalisation progressive de la société du XIXe siècle. Comment votre méthode vous permet-elle de saisir ces grandes discontinuités intellectuelles entre les trois générations de penseurs – celle des rédacteurs de l'*Encyclopédie*, celle de l'Idéologie autour de Cabanis et celle du temps de Napoléon Bonaparte – dont vous examinez les positions dans votre livre ?

Naomar Almeida-Filho : Eh bien, tout d'abord, c'est très généreux de votre part de vous référer à moi en tant que créateur d'une méthode. Je ne peux que vous remercier tout en doutant d'avoir vraiment inventé une nouvelle méthode. Dans ce livre sur Cabanis qui est le sujet de notre dialogue, j'ai mis en pratique une certaine intuition. Je l'ai fait en essayant de soulever des questions génératrices de problèmes, en leur donnant la forme d'hypothèses de travail, afin d'argumenter narrativement, toujours de manière exploratoire, et en les contextualisant historiquement. Sur ces hypothèses, j'applique des tentatives de solutions analytiques qui favorisent à leur tour de nouvelles hypothèses. Il se peut que cette approche guidée par une problématisation radicale mérite d'être appelée méthode, mais je suis loin de revendiquer la paternité d'une telle méthode. En fait, ce sur quoi vous attirez l'attention est impressionnant : comment en effet peut-on expliquer que des changements aussi profonds se soient produits en si peu de temps, en seulement 30 ans entre 1780 et 1810 ? C'est comme si l'histoire s'accélérait à certaines périodes cruciales et instaurait des ruptures dramatiques, des allées et venues, dans une sorte de tourbillon et des cascades d'événements. Et ces changements se répercutent dans un système mondial de relations économiques, politiques et sociales qui était déjà, à l'époque cabanisienne, mondialisé, complexe et contradictoire.

Dans mon livre, je montre que le Brésil de la fin du 18ème siècle – c'était encore une colonie du Portugal à cette époque – s'est lancé dans des tentatives de révolutions libératrices en s'appuyant sur les idéaux de la Révolution française. *La Revolta dos Búzios* qui s'est produite à Bahia et qui fut sauvagement réprimée en 1798 a été clairement inspirée par la Révolution de 1789 et la révolution haïtienne de 1791. La même chose s'est produite avec les guerres pour l'indépendance du Brésil, plus intenses dans la province de Bahia, et avec les séditions pendant la Régence des années 1830. J'analyse également les liens évidents entre les idéologues à l'origine de ces tentatives de révolution républicaine inspirées par les idées encyclopédiques des

Lumières, et l'organisation des premiers établissements d'enseignement supérieur au Brésil. Mais votre question porte sur l'Encyclopédie, les Lumières et le mouvement idéologique qui s'est lui-même appelé l'Idéologie. Foucault était fasciné, me semble-t-il, par ce thème. Dans un court essai *intitulé Qu'est-ce que les Lumières ?* publié pour la première fois en anglais dans un recueil édité par Paul Rabinow, Foucault reprend de manière critique et respectueuse l'argument de Kant sur la connaissance scientifique comme fruit d'une liberté mythique de la connaissance. À l'époque où j'ai été professeur-invité à l'UC de Berkeley, j'ai participé de manière assidue au séminaire sur « Science et Modernité » enseigné par Rabinow à l'automne 1991. Quand j'ai suivi ce séminaire, la question de l'enseignement supérieur ne figurait pas encore sur ma liste de priorités. Cet intérêt est apparu plus tard, lorsque je me suis retrouvé dans la position de gestionnaire d'une institution universitaire et que j'ai trouvé en Georges Cabanis un personnage historique intrigant, héritier de l'encyclopédisme et chef des Idéologues, qui s'est engagé dans une bataille – tel David contre Goliath – contre le tyran Bonaparte. Vous avez tout-à-fait raison, Gilles : ces grands changements comportent de profondes discontinuités politiques, sociales et intellectuelles complémentaires et contradictoires qui, pour être mieux comprises, nécessitent une interprétation dialectique au-delà de la capacité heuristique de mon effort de problématisation que vous désignez ici comme ma méthode.

Gilles Bibeau : La France des années 1790 et 1800 qui précède et suit la Révolution française – avant et après la Terreur – était très différente du Brésil qui était encore, à cette époque, une colonie du Portugal. De plus, la vision des penseurs regroupés autour de Condorcet, Cabanis et d'autres était fortement anti-religieuse alors que le Brésil a été, durant une bonne partie du XIXe siècle, sous la tutelle de l'Église catholique. Comme le modèle d'enseignement supérieur promu par Cabanis exigeait la fin du monopole religieux dans l'enseignement, comment un tel modèle a-t-il pu s'intégrer dans la société brésilienne ? N'est-ce pas plutôt le modèle de Cabanis – tel que revu et modifié par les intellectuels supportant les idées de Napoléon – qui s'est implanté au Brésil ?

Naomar Almeida-Filho : Vous avez raison à ce sujet. À la fin de l'ère coloniale, le Brésil avait une économie largement fondée sur l'esclavage, une société patriarcale et un ordre politique soumis au joug portugais, ce qui impliquait une superstructure politico-idéologique très différente de la France révolutionnaire. Malgré l'expulsion des jésuites de tous les territoires gouvernés par la Couronne portugaise, décrétée par le marquis de Pombal après 1750, l'Église catholique a soutenu un énorme pouvoir politique, en particulier au Brésil et plus encore dans le domaine de l'éducation, pendant tout le XIXe siècle et la première moitié du XXe. Contrairement à d'autres pays d'Amérique du Sud, le Brésil qui a acquis son indépendance en 1822 n'a pas mis en œuvre un régime républicain dans un État laïc, mais a plutôt confirmé une monarchie

tropicale liée aux familles royales européennes qui, déjà décadentes, sont restées anachroniquement légitimées par le Vatican. Il n'y avait donc pas d'obstacles religieux aux projets de réforme de l'éducation médicale et de l'éducation juridique de l'Empire du Brésil au XIXe siècle. Cependant, même en France, le projet Mirabeau-Condorcet, renforcé par l'athéisme matérialiste des idéologues dirigés par Cabanis et Tracy Destutt, héritiers du rationalisme encyclopédique, a été vaincu à plusieurs reprises et n'a jamais été réellement mis en œuvre. Nous parlons ici d'un modèle de réforme de l'éducation en général. La contribution la plus directe et la plus claire de Cabanis a été une réforme spécifique de l'éducation médicale française qui s'est faite en reprenant certains de ses principaux axes qui furent incorporés dans la réforme éducative globale faite par Napoléon Bonaparte. C'est ce projet a beaucoup influencé, il est vrai sous une forme corrompue, l'enseignement supérieur au Brésil – voilà l'hypothèse qui est au cœur de mon livre.

Gilles Bibeau : Et voilà! En réintroduisant la figure de Cabanis – trahie par la France napoléonienne et négligée dans l'histoire du Brésil –, est-ce que vous n'êtes pas conduit à devoir poser la question de la place du religieux dans les institutions d'enseignement supérieur ? Dans l'esprit de la réforme apportée par Mirabeau, Condorcet et Cabanis, la religion était vue comme un obstacle au progrès social. L'histoire que vous racontez dans votre livre est l'histoire de la trahison de cette pensée réformatrice en matière de réorganisation des institutions d'enseignement supérieur qui furent libérées du religieux. N'est-ce pas la philosophie matérialiste qui était au cœur de la pensée de Mirabeau, Condorcet et Cabanis qui a été rejeté par le nouveau modèle napoléonien ? Celui-ci n'a-t-il pas favorisé, après la signature du Concordat avec le Vatican, le retour du religieux dans l'éducation ?

Naomar Almeida-Filho : Vous dites, avec raison, qu'il y a eu trahison de la pensée de Cabanis. C'est exactement ce que je pense. Dans l'un des chapitres centraux de mon livre, j'essaie de reconstituer la session du Tribunal qui me semble avoir été décisive pour l'approbation du projet de réforme de l'éducation de Bonaparte. En utilisant la licence littéraire, j'inclus la présence fictive d'un Cabanis triste et dégoûté, caché au fond de la salle, regardant l'apothéose de son grand rival Fourcroy. Le pharmacien Antoine de Fourcroy, que certains considèrent comme le bourreau passif de Lavoisier, était un personnage complexe et fascinant, extrêmement doué pour survivre par la soumission politique. Grand flatteur, il a accueilli tous les caprices et manœuvres de Napoléon pour créer un pastiche que l'on peut désigner comme la réforme Bonaparte-Fourcroy. À cette fin, Fourcroy a falsifié à la fois la réforme de l'éducation proposée par Mirabeau et Condorcet et le projet d'éducation médicale de Georges Cabanis, supprimant la matrice philosophique matérialiste et l'engagement politique libertaire qui liaient les idéologues aux intellectuels révolutionnaires d'avant la Terreur. L'axe central du projet autoritaire et népotiste de Bonaparte impliquait la restauration des pouvoirs

ecclésiastiques en France dans le cadre d'un accord politique avec le Vatican pour légitimer une fausse lignée impériale et, par conséquent, un nouvel ordre aristocratique possédant des racines bourgeoises. Bien sûr, ce projet a sombré face à la résistance politique et militaire d'autres pays européens, dévoilant les erreurs stratégiques de ce dirigeant qui avait été un brillant tacticien vainqueur de grandes batailles et à de profonds changements historiques de la modernité.

Gilles Bibeau : Tout au long de votre livre, vous insistez sur la place que la médecine – surtout la sémiologie clinique – a joué en tant que méta-structure qui a servi d'architecture dans la construction des nouvelles institutions d'enseignement supérieur. En d'autres mots, l'université postrévolutionnaire a fixé, avec le modèle de Cabanis, sa date de naissance vers les dernières années du XVIII^e siècle. En s'appuyant d'une manière privilégiée sur le vu et le perçu, la clinique médicale de Cabanis a développé un empirisme ancré dans la valeur du visible comme voie pour lire les symptômes et les signes des maladies. Quelle place ce modèle fondé sur la médecine clinique était-il en mesure de faire à une formation médicale faisant une place aux sciences humaines ? A-t-il fallu attendre Auguste Comte (1798-1857) et son positivisme pour que les sciences sociales et humaines puissent trouver leur propre place au sein des institutions de haut savoir construit selon le modèle Cabanis ? Comment cela s'est-il fait dans le cas du Brésil ?

Naomar Almeida-Filho : En écrivant son ouvrage classique *Les Mots et les Choses* après la *Naissance de la Clinique*, Foucault a renforcé l'hypothèse voulant que les sciences médicales aient été un modèle pour la constitution des sciences humaines et sociales à ce tournant du siècle. À l'époque, on les appelait sciences morales par opposition aux sciences physiques ou naturelles. L'ouvrage le plus connu de Cabanis, *Rapports du physique et du moral de l'homme*, développe la thèse selon laquelle la médecine fait partie des *sciences de l'homme* ; Cabanis a lui-même été un des pionniers en proposant une psychologie proche de la conception kantienne. Dans *le Coup d'œil*, Cabanis utilise le terme « anthropologie » dans son sens germanique pour évoquer l'idée d'une science intégrant tout ce qui est humain. Comme il parlait couramment la langue allemande, nous pouvons supposer qu'il a suivi de près les développements théoriques de l'épistémologie rationaliste déjà puissante de Kant et de ses disciples. Au sujet des origines de la sociologie avec Auguste Comte, je suis d'accord avec votre suggestion de voir un lien direct entre le physiologiste Cabanis et le positiviste Comte.

Mary Pickering, la biographe principale d'Auguste Comte, a écrit que le fondateur du positivisme s'est proclamé l'héritier de la tradition intellectuelle des idéologues. Dans son *Cours de Philosophie Positive*, Comte reconnaît à divers moments sa dette intellectuelle envers Cabanis, admettant que la théorie physiologique des fonctions intellectuelles et morales était fondamentale pour que la science positive soit établie

comme une théorie du progrès de l'esprit humain. Sur la base des idées cabanisiennes, Comte a adopté la notion de « perfectibilité » comme condition du progrès humain, la définissant même comme l'objectif principal des nations civilisées. De plus, en termes physiologiques ou matérialistes, Comte a proposé que l'Idéologie faisait partie de la Zoologie et qu'elle composait ce qu'on appelait à l'époque « la science de l'homme ». Au Brésil, après la Proclamation de la République en 1889, la forte présence de la doctrine positiviste dans l'organisation de la nation, en particulier parmi les militaires, a conduit à une reprise de l'influence culturelle française. Le drapeau national porte la devise du positivisme « Ordre et Progrès », bien que ce soit d'une manière mutilée, parce que la phrase complète d'Auguste Comte était: « L'amour en principe et l'ordre par base; le progrès enfin ». En tout cas, le mouvement positiviste a contribué à consolider au Brésil le modèle d'éducation bonapartiste, un système d'éducation de base composé d'écoles primaires, d'écoles secondaires et d'écoles normales, et un enseignement supérieur avec des écoles polytechniques et des facultés de formation des professionnels libéraux, sans universités.

Gilles Bibeau : Je vous remercie, cher collègue, pour les réponses tout-à-fait éclairantes que vous avez données à mes questions. Vous m'avez fourni à moi, et certainement aussi à vos lecteurs et lectrices, des clés nous permettant de lire votre impressionnant ouvrage avec le plus grand bénéfice. Ce fut un honneur pour moi d'avoir pu échanger avec vous sur cet important sujet de la migration des idées, la pensée de Cabanis servant d'amorce à la réforme des institutions d'enseignement qui s'est faite au Brésil. Grand merci.

Naomar Almeida-Filho : Dans mon analyse, presque sans prétention, j'essaie d'explorer comment le mimétisme culturel, idéologique et intellectuel résultant de la dépendance économique et de la soumission politique produit au Brésil des parodies institutionnelles du modèle français d'éducation, qui ont émergé dans la Restauration post-révolutionnaire. Ce processus de subordination a laissé des marques qui peuvent être évaluées aujourd'hui comme des indices des racines historiques de l'université brésilienne. Tout au long de la période coloniale et pendant plus d'un siècle après l'indépendance politique en 1822, les propositions successives de création d'universités ont été rejetées au Brésil. Et lorsque les premières institutions universitaires ont été organisées, avec l'aide de missions étrangères, déjà au milieu du XXe siècle, le modèle français basé sur l'hégémonie des facultés et de la formation plutôt professionnelle a été adopté et prévaut à ce jour. Comme vous le dites, Gilles, modèles universitaires guidés par la version germanique des Lumières kantienne, subventionnés par la philosophie idéaliste et le romantisme, valorisant la notion *de Bildung* et la formation générale dans la culture, se répandent et se diversifient dans les pays industrialisés. En Amérique du Nord, la réforme menée par Abraham Flexner a permis de compléter le cycle initié par la réforme humboldtienne, consolidant le modèle d'université de

recherche. L'université de recherche est devenue une norme d'excellence académique et le principal promoteur de la croissance économique et des transformations culturelles du capitalisme industriel. À mon avis, ce réseau universitaire a contribué à créer de nouvelles formes de dépendance que l'on pourrait appeler un néocolonialisme mondialisé. Dans certains moments isolés de l'histoire brésilienne, les universités orientées vers une formation plus large et concerné ont été proposés, mais toujours rejetées et réprimées. Les exemples de la plus grande importance historique sont les projets dirigés par Anísio Teixeira, important éducateur bahianais, disciple et traducteur de John Dewey, à l'Université du District fédéral et à l'Université de Brasilia, tous deux réprimés respectivement par des gouvernements dictatoriaux en 1934 et 1964. En conclusion, pour répondre à votre question, je considère que, dans le Brésil contemporain, nous trouvons des traits humboldtiens dans un petit nombre d'établissements d'enseignement supérieur, bien que limités aux groupes et espaces de recherche et d'études supérieures. Nous trouvons aussi des traits flexneriens, éphémères mais forts, présents dans des environnements de formation dispersés, en particulier dans les initiatives de formation clinique spécialisées. Mais, dans les profondeurs de sa structure curriculaire et de son organisation institutionnelle, l'université brésilienne reste cabanienne, dans la version adultérée par la réforme bonapartiste. Le transformer représente un énorme défi.